



Bac + combien ?

Pour ceux qui trouveraient ce titre énigmatique, précisons que c'est ainsi que bon nombre de gens, des syndicalistes notamment, posent le problème de la formation des enseignants : en termes de durée des études au-delà du baccalauréat. Si nous avons du mal à nous situer sur ce terrain : bac + 3, bac + 4, bac + 5, nous risquons d'être accusés de mépris pour la formation «scientifique» des enseignants. Pourtant, en dehors de la base indiciaire que cela permet dans l'échelle générale des fonctionnaires, je ne vois pas trop le rapport de la valeur de n dans l'équation $\text{bac} + n$, avec le problème réel qui est posé : **comment recruter et former des éducateurs qui sachent (enfin) assurer une réelle formation des enfants et des adolescents ?**

En posant le problème ainsi, nous sommes obligés de constater l'échec du système qui a prévalu jusqu'à présent avec les Ecoles Normales (dont le seul mérite est leur implantation départementale, plus décentralisée que les universités), avec les Centres Pédagogiques Régionaux, etc. Cela ne signifie pas du même coup que l'université acquiert cette compétence subite ; encore faudrait-il qu'elle prouve qu'elle a su assumer la formation de ses propres enseignants, ce qui ne semble pas d'une grande évidence pour bon nombre d'étudiants.

Car, à niveau de connaissances égal à la sortie du cursus universitaire, les enseignants ne sont pas égaux en tant qu'éducateurs. Il ne suffit pas d'ajouter à leurs études un additif psycho-pédagogique, sans lien avec le reste ; la pédagogie restant le condiment plus ou moins facultatif qui sert à faire ingurgiter le plat aux élèves, chaque mouvement apportant sa moutarde ou son ketchup particulier.

Le problème actuel, c'est que l'école vit en circuit fermé, recrutant comme enseignants ceux qui ont le moins mal vécu le système et qui, comme rien n'est fait pour les inciter à le mettre en question, n'ont aucune envie de le transformer. Sans autres mesures, le seul relèvement du niveau de sélection des enseignants ne ferait que renforcer la fonction reproductrice de l'école. Même ceux qui viennent des couches populaires peuvent devenir de farouches élitistes, ceux qui «en ont bavé» pour réussir à leurs examens ayant tendance à penser que c'est bien au tour des autres d'en baver (d'ailleurs, c'est bien connu, ils sont de moins en moins aptes à atteindre ce niveau ; refrain souvent entendu).

Pour mettre fin à l'échec généralisé — et l'échec n'est pas seulement celui aux examens, c'est surtout le dégoût de l'école, de la culture — il ne suffit pas que les enseignants aient un niveau élevé de connaissances mais qu'ils possèdent la volonté de partager. Et qu'on le veuille ou non, les privilégiés ou les parvenus ne sont pas par nature des «partageux».

Si, un jour, des circonstances imprévisibles m'amenaient à participer à la formation, je commencerais par recruter en priorité comme formateurs et comme futurs enseignants, non les produits les plus dociles du système actuel (ceux-là trouveront toujours à investir dans d'autres voies leur faculté d'adaptation et d'obéissance). Fidèle au vœu de Fernand Deligny qui recherchait des «vagabonds efficaces» (1) pour cultiver la «graine de crapule» (1), je ferais appel

(1) On reconnaît là deux titres des livres fondamentaux de Deligny sur l'enfance délinquante réédités plus récemment chez Maspéro et au Scarabée.

d'abord à ceux qui furent d'une certaine manière en rupture avec le système scolaire. Il ne suffit certes pas d'être inadapté à un fonctionnement pour être capable de le transformer mais il est connu que les anciens alcooliques, les anciens délinquants, les handicapés ont plus de chance de trouver le dialogue avec leurs frères que les buveurs d'eau, les «honnêtes gens», les «normaux». Et la première tâche est de retrouver un vrai contact avec les jeunes.

L'important est de rompre enfin avec le ronronnement, l'auto-célébration et l'auto-reproduction du système. C'est de donner dans le recrutement, dans la formation elle-même, la priorité à la remise en question réelle : celle qui ne se contente pas de discourir mais qui introduit d'autres façons de fonctionner.

Alors, demanderont les entêtés, ça serait bac + ou — quoi ? Je n'irais pas par quatre chemins au niveau de l'exigence, ce serait bac + 37 1/2. Parce qu'il y en a assez de ces enseignants qui estiment qu'à un certain stade, il est suffisant de vivre sur son acquis. L'éducation est un processus biologique et aucune accumulation, même chez l'individu obèse, ne permet à l'être vivant de vivre sur ses réserves plus de quelques jours. Assez de ces profs de lettres qui disent qu'ils n'ont plus le temps de lire à cause des copies à corriger, comme si l'essentiel n'était pas de garder assez de curiosité et de passion pour la communiquer à d'autres. Assez de ces profs de sciences ou d'histoire qui vivent sur les seules recherches des générations précédentes. Assez de ces instituteurs qui restent sur la lancée de leurs maigres études.

De plus la situation de l'école est trop grave pour qu'on se contente de repenser la formation des seuls futurs enseignants. Il faut aussi (re)former ceux qui exercent actuellement. Je ne crois pas que ce soit irrémédiable : **croire à l'éducation, c'est croire aussi à l'éducabilité des éducateurs.**

Encore faudra-t-il ne pas se contenter d'un saupoudrage de stages qui satisferaient le confort moral des enseignants en confondant activisme et remise en

question. Il ne s'agit certes pas de culpabiliser nos collègues d'avoir réagi trop docilement aux pressions hiérarchiques et aux pesanteurs du système scolaire. Mais il ne s'agit pas non plus de solliciter d'eux une docilité différente, il faut les aider à oser autre chose sans se réfugier derrière les moindres alibis. Il faut leur faire retrouver à travers leur incontestable malaise, non la nostalgie de l'élitisme perdu mais la rage de rechercher autre chose pour les nouvelles générations.

Et cette remise en question fondamentale est trop grave pour rester individuelle. Se placer enfin au niveau de ce qu'attendent de nous enfants et adolescents exige trop d'efforts, provoque trop d'inquiétude pour que chacun soit abandonné à sa seule bonne volonté. Il est temps que l'inévitable insuffisance de chaque individu trouve son contrepoids dans la réelle richesse du travail d'équipe (pour autant que l'on ne baptise pas équipe la simple cohabitation dans le même établissement et qu'on ne neutralise pas toute tentative de responsabilité collective dans un corps professionnel dont la mentalité hiérarchique est proportionnelle à son impuissance). C'est parce qu'ils ont su rompre l'isolement des individus que les mouvements pédagogiques ont joué un rôle significatif. Reste à savoir si la volonté de les utiliser comme levier du changement sera plus forte que la crainte des remises en cause qu'ils provoquent.

L'intervention des mouvements dans la formation n'aurait aucune signification si on la cantonnait, comme souvent jusqu'à présent, dans un rôle épisodique : chacun venant faire périodiquement son petit numéro (par exemple, un discours sur l'inutilité des bonnes paroles). Même l'intégration, dans l'équipe de formateurs, d'éducateurs choisis pour leur militantisme pédagogique pourrait neutraliser l'action des mouvements si elle impliquait l'allégeance au système actuel de quelques otages pris en leur sein.

Le rôle des mouvements dans la formation me semble être d'aider les éducateurs (présents et futurs) à s'assumer collectivement comme éducateurs puis à aller vers tous les moyens de formation, officielle ou non, comme peuvent le faire dans nos classes les enfants qui ont cessé d'être les élèves dociles du système. Il ne s'agit pas d'être la bonne conscience des immobilistes mais de jouer un rôle moteur dans la (ré)animation de l'école.

Reste à savoir si l'institution est capable de ne pas prendre pour de l'agitation ce qui n'est que la forme élémentaire de la vie et de la responsabilité collective, si elle peut supporter les forces qui la contestent même si ce sont les seules à pouvoir la transformer.

Ce n'est que si elle sait utiliser sans les antidoter ces forces de changement que l'école pourra cesser d'être lieu de reproduction (avec les limites et les pertes de toute reproduction) pour devenir et rester lieu de création, lieu de partage. Nous savons que c'est possible si on n'abandonne pas le système à ses propres pesanteurs. Et peut-être un jour — qui sait ? — au lieu de se demander gravement : «bac + combien ?» arrivera enfin la question sacrilège : «Pourquoi pas autre chose que le bac ?»

M. BARRÉ

